

Ouest France National du 05/08/2015

Première page

Dernière page

Michel Champion, copiste, tout sauf un faussaire

Il a du Gauguin et du Degain sous le pinceau. Installé dans les Côtes-d'Armor, Michel Champion est peintre copiste. En France, ils sont une dizaine à vivre, comme lui, de cette activité. Des artisans capables de reproduire n'importe quelle toile de maître.

En dernière page



Champion de la copie, oui, mais pas faussaire !



Installé dans les Côtes-d'Armor, Michel Champion est un peintre copiste. En France, ils sont une dizaine de professionnels comme lui, à vivre de cette activité. Des artisans à l'âme d'artiste, capables de reproduire n'importe quelle toile de maître.



Michel Champion avec une de ses copies, un Gauguin, devant son atelier orné d'une plaque en hommage à son père, coiffeur et peintre amateur.

Lanmodéz n'est pas Pont-Aven. La vue sur l'île de Bréhat a bien inspiré Chagall, mais ce petit village, à un vol de mouettes de Paimpol, n'a pas la réputation du rendez-vous finistérien des impressionnistes. Pourtant, dans l'atelier de Michel Champion, on pourrait se croire au Musée d'Orsay.

Sur les murs de la bicoque en bois plantée dans son jardin, des Tahitiennes de Gauguin regardent *Le Pont de Charing Cross* de Degain et les toits de Rome vus par Corot côtoient une nature morte de de Vlaminck. Un détail, pourtant : ce sont des copies.

Comment ? Un faussaire aurait pignon sur rue ? « Un faussaire essaie de faire passer de faux tableaux pour des vrais », rappelle Michel Champion. Alors que lui est un peintre copiste et ses reproductions des grands maîtres sont dûment tamponnées comme telles, recto verso. D'ailleurs, beaucoup ont été peintes au cœur du Musée d'Orsay, en face des œuvres originales.

Car la copie a toujours existé et de nombreux artistes ont ainsi fait leurs gammes. « Avant les écoles de Beaux-Arts, raconte le copiste

de 61 ans, les peintres se formaient dans les ateliers des maîtres ou en copiant des œuvres plus anciennes dans les églises et les châteaux. Après la Révolution, les toiles sont allées dans les musées nationaux et les règles encadrant les copies ont peu à peu été précisées. »

Le dernier décret date de 1957. Il détaille qu'une copie réalisée dans un musée national doit être 20 % au moins plus grande, ou plus petite, que l'original, dont la signature ne peut être reproduite qu'à l'extérieur du musée. Ça limite la tentation d'échanger, sur place, le vrai tableau et la copie...

Encore plus important : on n'a le droit de refaire une œuvre qu'avec l'accord de l'artiste ou de ses héritiers, à moins que le peintre ne soit mort depuis plus de soixante-dix ans. Au début de sa vie, Michel Champion était bien loin de cette histoire. « Mon père était coiffeur et peintre amateur. J'ai passé mes vacances à visiter des musées. Donc, plaisante-t-il, je me suis mis à la musique ! »

Professionnellement, il devient professeur d'électronique, passe à l'informatique, travaille à Hong Kong

pour Matra, monte une société éditrice de CD-rom... « jusqu'à ce que je vende ma boîte, en 1999. »

Il passe « un an à buller », commence à tourner en rond. Au Noël suivant, Maryse, son épouse, lui offre une mallette de peinture à l'huile et quelques toiles. À l'évidence, la passion du paternel avait semé quelques graines. Les choses s'accélérent.

« Souvent pour des divorces »

« Trois mois plus tard, j'ai eu, au culot, l'autorisation de copier une toile à Orsay. C'était une nature morte de Maurice de Vlaminck. J'étais sur un petit nuage. En même temps, mon cœur cognait fort de peindre devant tous les visiteurs. J'avais choisi une petite salle de deuxième étage. »

En quelques mois, des commandes arrivent. Quinze ans plus tard, c'est toujours son métier. Et l'autodidacte a six mois de travail devant lui. « Pour

un informaticien, ce n'est pas terrible mais, pour un peintre, je vis très bien. » Ses copies se vendent en général 2 000 à 3 000 €.

Un prix qui justifie sa technique pour dépasser les difficultés. « La première est d'avoir une source sûre. On ne peut pas toujours travailler dans les musées. Alors je commande plusieurs reproductions. Ensuite, il faut connaître le peintre, ses techniques, ses enduits, ses glacis. »

C'est ainsi qu'on se rapproche vraiment de l'original. Pour les tableaux les plus anciens, il reproduit même les craquelures du temps.

Est-ce un travail d'artiste ? « Je suis artiste quand je fais mes propres tableaux. D'assez belles choses avec un amour pour la matière travaillée au couteau ou à la spatule. » Mais quand je fais mon métier de copiste, je suis un artisan d'art. »

Un artisan capable de tout copier ? « Il y a tellement de personnages dans certains tableaux de Jérôme Bosch qu'il faudrait passer un an dessus ! » En moyenne, Michel Champion consacre un mois à chaque reproduction.

Quant à ses clients, ils vont du « milliardaire qui vient de s'acheter une île » au « plombier qui veut faire un beau cadeau à sa femme. Et puis, souvent, je fais des copies à l'occasion de divorces... Après, le couple tire au sort pour savoir qui garde l'original et qui a la copie ! »

Le métier de copiste permet aussi de servir des ego développés. « Un client m'a commandé une copie de Bonaparte franchissant le Grand Saint-Bernard de David avec sa tête au lieu de celle du Premier consul, et son nom gravé dans la roche. ». Il faut oser.

Texte et photo : Gilles Kerdreux.

Avec deux autres copistes, Daniel Dublet et Barbara Layne Hawthorne, Michel Champion propose, jusqu'au 14 août, une balade de La Roche-Jagu à Pleubian (Côtes-d'Armor) pour découvrir onze copies de toiles de maître, dans huit lieux différents. Gratuit. Site : michel-champion5.wix.com/chefs-doeuvre.